

Là-bas, ailleurs, ou juste ici

12 juillet 1995 – 15 h 30

Le soleil cogne, la roche brune chauffe, l'air assèche. Le bus est en retard et la foule s'accumule, s'impatiente. Ça fait des heures que je suis là, à pester sous le cagnard, au milieu de ces plateaux arides. Qu'est-ce qu'il m'avait dit déjà l'Ancien, au village précédent ? Dans son anglais lourd et haché... Que les gens qui vivent à Turfan sont gentils, accueillants, que de vivre comme ça, à la dure, dans une oasis au cœur des hauts déserts chinois, ça forge les liens.

Que dalle. Ici, comme partout ailleurs, la frustration mange tout. Le bus n'est pas là. Il est en retard. On ne sait pas trop pourquoi ni de combien de temps. Personne n'a d'informations. Et les gens, ils commencent à vriller. Ils voient que de petits échanges de récoltes sont à risque, que des négociations ne se feront peut-être pas, que des liens familiaux sont fragilisés...

Du coup, tout part à vau-l'eau. Les gens ont tous les crocs sortis. Ça se pousse, ça s'excite, ça gueule. Je vérifie ma montre. Trois heures... Je suis là depuis trois heures. Officiellement, j'en ai ma claque. Je décide, au mec invisible qui gère la compagnie de transport, de lui dire : « Tiens, regarde, l'éponge, je la jette là ! Au sol de ton arrêt de bus moisi ! Je me casse ! »

Et je plie les gables. Direction le marché du coin. J'ai faim. Un peu trop, sans doute. J'ai rien briffeté depuis hier midi. Pas envie. Mais je sens que ça commence à me tirailler. Je sors mon

portefeuille pour voir combien il me reste de braise. Et elle tombe. Sur le sol. Elle rebondit sur la roche avant d'arrêter ses courbes au soleil.

La bague...

Elle brille. Elle semble se foutre de moi. Comme si refléter la lumière, c'était son rire, à elle. Et elle rit comme jamais. Deux enfants s'approchent en courant, ils chahutent, s'amusent avec un ballon. En passant, l'un des deux mioches donne un coup de pied dans l'alliance qui valdingue en direction du marché, au milieu d'une petite foule de locaux.

Je lâche un râle, gueule et file en direction de la bague qui roule. Manquerait plus que je la paume, celle-là, putain ! Je fonce, j'essaie de garder un contact visuel alors qu'elle tire tout droit dans la forêt de guiboles. Et je me demande : en fait, ça serait grave de la paumer ?

Elle me rappelle quoi, cette alliance ? Mon échec ? Là-bas, en Chine ? La peau de Mei qu'elle baignait tous les matins dans une eau de toilette citronnée ? Ses bras fins qu'elle déplaçait à n'en plus finir ? Son rire doux ? Ou ses yeux serrés, acérés, lourds ? Ses yeux fous ? Ses hurlements... Son mépris... Et mon incapacité à lui répondre, à m'affirmer ? Une bien piètre version de moi-même que j'ai construite à grands coups de lâcheté. Voilà tout ce qu'elle me rappelle, cette foutue bague.

Su-per. Génial.

Des beaux souvenirs.

Des qui me manquent, des que je hais, des qui me hantent...

Là ! L'alliance a terminé sa course au milieu de deux jambes. Elle est entre deux sandales en cuir déglinguées, alors que la femme qui les surmonte négocie un kilo de tomates. Ses

longs cheveux remontés en chignon laissent respirer son cou. Des gouttes de sueur y perlent. En même temps, t'as vu le temps qu'il fait ? Plus de trente-cinq degrés, et il n'est même pas midi... L'Ancien, dans le village de ce matin, il me disait que Turfan, c'était à plus de cent cinquante mètres sous le niveau de la mer. Genre, la cuvette. La vraie. Et comme dans toutes les cuvettes, quand il fait chaud... Il fait chaud.

Je me baisse, attrape la bague, tentant de me filer tranquillement un chemin entre les pieds de la femme, sans me faire remarquer. Bien entendu, c'est à ce moment-là qu'elle décide de bouger. Donc, elle sent mes mains. Donc, je me relève, pris en flagrant délit de carressage de chevilles. Donc, elle se retourne vers moi. Donc, elle s'énerve. Donc, je m'excuse. Donc, elle n'en a rien à cirer. Donc, elle continue de m'engueuler. Donc, je continue de m'excuser. Voyant que mes excuses, elle s'en tape comme de ses sandales niquées, je me penche, attrape mon alliance et me tire dans les ruelles du marché.

Curieusement, après quelques minutes de marche, ça commence à aller mieux. Je me calme, sens les épices, les légumes, les odeurs de viande cuite à la broche... J'ai toujours fonctionné comme ça. J'ai besoin d'avoir les sens saturés pour vider ce que j'ai dans le crâne. Mei, ça, elle ne l'a jamais compris. Quand on se prenait la tête et que je sortais dans les rues de Xi'an, elle pensait...

Je ne sais pas, en fait, ce qu'elle pensait. Que je fuyais. Peut-être même que j'allais voir ma maîtresse... Celle qui n'existait que dans la tête de Mei. Mais non, Mei ! Tu n'as jamais capté ! J'avais juste besoin de ce moment pour moi. De sortir, seul, pour y voir plus clair après une dispute. Toi, tu ne supportes pas la solitude. Mais moi, oui ! Merde, Mei, pourquoi tu n'as jamais compris ça ?

Tout comme le mec qui fait frire son poisson, là, à gauche, n'a pas compris que c'est meilleur quand c'est pas cramé. Son wok qui chauffe sur un feu de bois emboucane toute l'allée d'une odeur lourde de carbone. Fier de lui, il balance trois kilos d'épices sur son merlan ultra-frit.

Au moins, comme ça...

Un peu plus loin, je vois une vieille assise en tailleur sur un tapis avec un poncho sur les épaules alors qu'il fait soixante-douze mille degrés à l'ombre. Elle a de grands colliers qui pendent autour du cou, trente mille bracelets sur les poignets et dans la main, paume ouverte, une fleur d'un bleu vif.

Elle me fixe de ses yeux gris, vides. Elle tente de me choper rien qu'avec son regard, et ça marche. Elle est magnétique. J'avance vers elle sans me poser de questions. Comme une marionnette. Je me plante devant elle, sans moufter. Et après une bonne minute d'un silence pétrifié, elle me dit en baissant sa tête :

— Regarde bien cette fleur. Tu en as besoin...

Ce n'est pas une question ni une remarque. C'est un ordre.

— Qui ? Moi ? lui demandé-je en regardant autour de moi pour confirmer que je suis bien le perdreau à qui elle bave ses trucs.

— Oui, toi.

— J'ai besoin...

— De ça.

— Ah.

Elle me fixe de ses deux billes métalliques et froides. Si les yeux sont le miroir de l'âme, la vieille, son âme, c'est un bloc d'acier trempé.

— Elle pousse sur les rives du lac Balkhach. Rare. Très rare... qu'elle me fait.

— Et vous êtes allée là-bas ? lui répons-je en montrant la fleur du doigt.

— Non. Toi, tu vas y aller !

— Moi ? Je ne crois pas que...

— Si, tu vas aller au lac. Tu y vas, tu trouves la fleur. Tu mélanges à l'eau du lac. Tu bois.

— Euh... Ouais... Alors, je n'ai pas forcément prévu d'aller...

— Fais-le. Ne réfléchis pas. Regarde-toi.

Ça vous est déjà arrivé, ce truc dingue, à un moment donné, de savoir exactement ce que vous devez faire ? Des fois, on est perdu, on se demande pourquoi on est là où on est, vers où aller, vers où faire balancer sa vie... On cherche, on cherche, mais non, rien. Paumé... Et quelque chose se présente à vous. Et même si ça semble le machin le plus con au monde, même si vous voyez qu'une réflexion logique ne vous conduira jamais à vous dire : ouais, ça, c'est une bonne idée... vous le faites quand même. Parce que c'est limpide. Qu'au fond de vous, vous savez...

Eh bien voilà.

13 juillet 1995 – 13 h 50

Le chauffeur du bus annonce la couleur. Avant d'aller au lac, faut faire une étape en plus. Pas prévue. Parce qu'un autre chauffeur s'est planté avec son bastos, que du coup des gens à Kucha sont dans la mouise. Et faut pas les laisser dans la mouise à Kucha. On laisse pas tomber Kucha. Jamais. Donc, on fait un détour de trois heures pour passer par Kucha. Sauf que le chauffeur, il nous l'a dit : faudra se serrer. Parce qu'à

Kucha, va y avoir un sacré paquet de monde à embarquer.

Le bus est déjà blindé, il fait super chaud, super trop chaud, et ça pue le diesel à plein nez. Comme si le pot d'échappement recrachait direct dans l'habitacle. Je colle ma tête sur la fenêtre crade, cherchant un peu de frais au contact du verre. À côté de moi, un mec porte un costume. Pas vraiment repassé, pas hyper propre... On sent que le gars veut faire bonne impression avec ce qu'il a sous la main. Il empestes l'eau de Cologne, mais ça sent bon. Ça couvre l'odeur de gasoil du bus. Donc, pourquoi pas, hein ?

Soudain, le chauffeur se gare sur le bas-côté, coupe le contact, descend pour faire on ne sait quoi sur le moteur de son engin. Pas un passager ne semble prêter attention à l'affaire. Apparemment, c'est plus ou moins normal. Après quelques minutes, il remonte, se réinstalle au volant et relance le moulbif dans un ronflement huileux et poussif. Comme une toux grasse un jour de grippe.

Les cylindres dénichent leur rythme, j'arrive presque à en compter les tours : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10... Ça frotte, ça coince, ça racle. Ce truc ne va jamais repartir. Au premier coup d'accélérateur, le moteur va lâcher, c'est sûr.

Mais tout le monde semble trouver ça normal.

Et à juste titre, parce que ça démarre. Ça se lance. Dans un boucan infernal. Mais oui, le bus, il avance. Il roule. Même, il carbure à plein régime, le bouzin. Le chauffeur se met à gueuler. Il annonce les prochains arrêts, les temps de trajet. Je souffle. Encore quatre heures pour viser le lac de l'Ancienne et sa putain de fleur.

13 juillet 1995 – 16 h

La route est cahoteuse. À ce stade, on n'est plus du tout sur du nid de poule. Plutôt des couvoirs d'albatros. À chaque choc, les vitres du bus claquent, comme si elles n'étaient pas fixées, mais simplement posées. Je m'attends à ce qu'on en perde une dans les secondes qui arrivent. Remarque, c'est déjà ce que je me disais il y a une heure et elles sont toujours là.

Et bon, encore une fois, comme tout le monde semble trouver ça normal...

À l'arrière, des enfants jouent et crient dans la fournaise. À l'avant, le chauffeur écoute une sorte de débat à la radio : un homme, une femme, le tout en chinois. Je comprends quelques mots, par-ci par-là, à la volée. Ça parle de commerce, d'agriculture ou quelque chose dans le genre. Sinon, le reste du bus est plutôt silencieux. À part le bruit gras du moteur, pas grand monde ne l'ouvre. Peut-être qu'ils sont comme moi, à suer, à végéter, subissant ces interminables heures de trajet sur de vieux sièges en cuir qui couinent au moindre mouvement. Patienter et encaisser. Les maîtres mots pour survivre à cette journée.

13 juillet 1995 – 18 h

Le lac. Il est là. Il est grand. Immense. Une mer. On n'en voit pas le bout. Alors que je descends du bus, je repense aux paroles de l'Ancienne. Trouver cette fleur... autour de ça, là ! C'est maboul, c'est gigantesque !

J'attrape l'alliance dans ma poche. Je me dis que je ferais mieux de remonter dans le bus, de partir direct, de rentrer en

Europe. J'en ai marre, et mon tee-shirt sent la transpiration et le sel. Si, je vous assure, le sel, ça sent quand il y en a beaucoup, ou trop en l'occurrence.

Le soleil est encore haut, mais de lourds nuages obscurcissent le ciel. Ça va péter, et fort. Un bon orage des familles. Au moins, il commence à faire un peu moins chaud.

Le chauffeur, il a annoncé qu'il y avait une « luguan » plus loin. Une auberge, quoi. Sauf qu'ici, on ne dit pas vraiment « luguan ». Parce qu'on est passés au Kazakhstan, et que chez les Kasak', ça parle pas trop chinois. Ça parle quoi, d'ailleurs ? J'en sais rien, moi. Je connais pas le Kasak'. On va dire que ça discute anglais, hein ! Donc, qu'on va aller *spending the night* au Bed & Breakfast du *corner*, histoire d'être *in shape* pour demain.

C'est le désert autour du lac. Y a rien. Rien du tout. Que chi. Nada. Dormir au milieu de ça, c'est pas trop mon dada. Je trouve toujours que le silence y est assourdissant. Du coup, acouphènes en perspective pour cette nuit. C'est sûr.

18 juillet 1995 – 18 h

Ça fait cinq jours, cinq putains de jours que je tourne autour de ce putain de lac à chercher cette putain de fleur. Vasy que j'observe, que je regarde, que je pose des questions, que j'enquête, que j'interroge. Mais y a rien autour de ce foutu lac ! Je passe mon temps à faire du stop, à m'arrêter, à chercher, à refaire du stop, à m'arrêter plus loin...

Le silence... Le vrai silence, vous l'avez déjà expérimenté ? Le vrai de vrai, hein, sans bruit parasite. Pas simple à trouver. Il y a toujours un truc qui vient l'ouvrir, même dans les endroits les plus reculés au monde. Un animal qui zone, un rocher qui

bouge. Un coup de vent. Un ruisseau.

Hier, je me suis éloigné du bord du lac. Parce qu'après presque cinq jours, le bruit des vaguelettes, j'en ai eu ma claque. Du coup, je suis entré un peu plus dans le désert. Oui, le lac, il est comme ça. Planté au milieu de rien. Du sable à perte de vue et c'est tout. Sur cette rive en tout cas.

Je suis arrivé dans une sorte de clairière, une vallée au milieu des collines, entre les dunes et les pierres. Pas un animal, pas un coup de vent... Pas une once d'activité. Rien. J'ai l'impression que pour la première fois de ma vie, j'ai vécu le silence. Le vrai. Vous savez quoi ? Ça fout grave les jetons.

19 juillet 1995 – 11 h

Tout ça pour quoi, hein ?

C'est ce qu'elle me demande la fille qui vient de m'embarquer en voiture. Pas de clim' dans sa caisse, que de la fenêtre ouverte. Donc, du vent. De la chaleur. De la transpiration.

Et des questions embarrassantes.

— Pourquoi vous cherchez cette fleur ? qu'elle me fait.

— C'est-à-dire que... C'est un peu compliqué.

J'ai soif, mais mon sac à dos est sur le siège arrière. Pas accessible. Je reprends :

— En fait, j'ai... Comment dire...

— Je vois, je vois.

Je me tourne vers elle, mort de rire :

— Vraiment ? Vous voyez ? Vous allez pouvoir m'expliquer alors.

Et on se sourit. Pour la première fois depuis des semaines, j'en tire un vrai, un sincère. Le partager avec quelqu'un, ça fait du bien.

— Comment vous en avez entendu parler de cette fleur ?

Dans sa voix, on sent qu'elle se moque, mais que ça l'intéresse.

— Vous allez... vous foutre de moi.

— Il y a des chances, oui. Mais dites toujours.

Je l'aime bien, cette fille. Je viens de le décider. En une demi-seconde. Son ironie me plaît. Comme si elle mettait du double discours dans tous ses mots. J'aime bien, les doubles discours. Ça laisse des choses en suspens. Ça ne résout pas tout, ça laisse planer le mystère. Cette fille, tu sens qu'elle plaisante, mais pas tout à fait quand même.

— C'est une... une vieille sur un marché.

— Ça veut dire quoi, ça, une vieille ?

— Ben, une vieille. Pas jeune, quoi.

— Genre, comme moi ?

Je la scrute. Du haut de sa trentaine bien tassée, elle a des yeux noirs rieurs et pétillants. Comme si son regard lui aussi se moquait de moi, et du reste.

— Non, pas comme vous, non, conclus-je en regardant par la fenêtre.

— C'est marrant, les plus âgés, dès qu'ils ouvrent la bouche, on les écoute. Toujours. C'est dingue, hein ?

— Ils ont vécu plus de trucs. Ils ont plus d'expérience. Ça impose le respect.

— L'expérience, ouais. Ça doit être ça. Pourquoi elle vous a envoyé là, votre vieille ? Vers cette fleur ? Ici, autour de ce lac...

— Euh...

— Elle a une utilité, cette fleur ?

— Ben...

— Il n'y a pas à dire, vous avez sacrément de vocabulaire.

Je n'ai même pas le courage de me marrer. Parce qu'elle vient de me sécher avec sa question. C'est vrai, ça. Pourquoi je la cherche ? Je suis parti bille en tête, mais... Pourquoi je suis là ? Dans la voiture de cette fille ? Autour de ce lac ? À ce moment-là, il n'y a qu'une réponse qui surgit dans ma tête :

— Pour m'aider.

— Vous aider à quoi ?

Je peste :

— En général... J'imagine.

— Ah oui. Parce... Vous avez besoin d'aide... En général.

— Faut croire.

On reste silencieux. On médite sur ces belles paroles. Et en même temps, c'est si con que ça, d'avoir besoin d'aide « en général » ? Je suis pas certain. C'est vrai, des fois, on est tellement paumé qu'on ne sait ni pourquoi ni par où prendre le truc. Ben voilà. Je vais commencer comme ça. « En général. »

Le lac n'en finit pas. Balkhach, c'est un mastodonte de six cents bornes de flotter en longueur. Vous imaginez ? Un lac de six cents kilomètres... Moi, j'arrive pas à imaginer. Non, franchement, six cents bornes... Et trouver une fleur autour du bordel ? Bonne chance.

— Ça vous embête si je vous accompagne ?

Elle me sèche. Je me tourne vers elle, histoire d'être certain que j'ai bien capté :

— Où ça ?

— Chercher la fleur.

— La fleur ?

— Oui.

Je me racle la gorge et décide de bien articuler chaque mot :

— Vous voulez chercher la fleur avec moi ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Quelque chose qui aide « en général »... Pour tout vous dire, ça m'embêterait de passer à côté.

21 juillet 1995 – 12 h

Elle s'appelle Elena. Et Elena, c'est une femme. Rien de bien étonnant. Jusqu'ici, j'arrive à suivre. Au niveau purement anatomique, il n'y a pas trop de questions. Sa pomme d'Adam, on peut la chercher longtemps. On ne la trouvera pas. Parce qu'elle n'en a pas.

Et il y a sa voix aussi. Elle est un peu grave, c'est vrai. Mais elle a ce grain de légèreté, comme si elle déposait chaque mot sur un nuage avant de l'envoyer. Un nuage bien chargé, peut-être ceux qu'on trouve dans les ouragans, parce qu'Elena, c'est une tornade, aucun doute là-dessus. Quand elle est là, ça déménage. Mais bon, quand même, ouais, ses mots, elle les met un peu sur son nuage avant de les sortir. Et, oui, pour moi, ça m'évoque une femme.

Et puis, il y a aussi ses... Vous n'allez pas me forcer à le dire, si ? Bon, OK, voilà. Il y a ses seins. Définitivement, on ne trouve pas ça chez les mecs. Pas de cette taille, en tout cas. Après, moi, je m'en fiche. J'aime bien ceux qui sont plus petits, juste un peu là, histoire de dire « Eh oh ! On est dans le coin ! ». Mais bref, j'ai pas envie de partir sur des considérations... Voyez. Ça reste personnel, ces trucs-là.

Tout ça pour dire que oui, Elena, au sens purement physique, pas de doute, c'est bien une femme.

Non, quand je dis que c'est une « femme », c'est pour autre chose.

Quand on dit de quelqu'un, lui, c'est un homme, un vrai... Ça, typiquement, ça n'a aucun sens. Un homme, un vrai, ça n'existe pas. Parce que ça voudrait dire qu'il faudrait en définir, par opposition, un faux. Et puis, un homme faux, ça serait quoi, hein ? Enfin, un homme qui est faux, ça existe. Des gens faux, on en voit tout le temps. On dirait plutôt un faux homme dans ce cas précis. Merde, mais en même temps, un faux homme, c'est bizarre.

Qu'est-ce que je raconte... C'est Elena, elle me fait dire n'importe quoi, même dans ma tête. Quelle femme ! Voilà, j'y viens. J'y reviens, même.

Elena, c'est une femme. Une vraie. C'est dit. Qu'est-ce que ça veut dire ? Bonne question. Je crois que c'est un machin qu'on sent, non ? Oui, voilà la subtilité. Je la tiens. Elena, elle incarne sa féminité. Dans ses mots nuages, ses gestes grandiloquents, ses yeux... Elle est là. Dans son corps. Elle incarne ce qu'elle est. Putain, ça ne veut vraiment rien dire ce que je bave dans ma tête.

Un nid-de-poule me tire de mes réflexions. La voiture d'Elena fait un boucan quand elle roule ! Truc de dingue. Tout vibre là-dedans. On roule autour du lac depuis deux jours. La fleur de la vieille, on la cherche même plus. On fait qu'avalier les kilomètres. On regarde, on parle, on visite. On se pose au bord du lac. On mange. On picole. On glande. On se marre. On vit...

L'autre jour, on s'est arrêtés au bord de l'eau et on a grillé un morceau. De l'autre côté, on voyait des arbres. Un semblant de forêt. J'ai demandé à Elena de me lire ce qu'il y avait dans son guide touristique du Kazakhstan. Le lac, elle me dit, il a genre sept rivières qui se jettent dedans. Et toutes, elles arrivent par le sud. Le sud... Ouais. Et nous, on a choisi de faire le tour en commençant par... Le nord !

Et au nord, il n'y a rien. Rien de rien. Sauf qu'on ne découvre ça que maintenant. On est nuls. Autour de nous, c'est le grand rien. Des fois, quelques oiseaux passent au-dessus. Elena, pour rire, me dit que ce sont des vautours qui sont là au cas où on meurt en cherchant une fleur qui n'existe pas. Elle dit que c'est une blague, qu'il faut pas faire gaffe. Parce qu'elle voit bien que maintenant, je ne peux plus enlever mes yeux de ces vautours...

22 juillet 1995 – 16 h

Tout à l'heure, avec Elena, on faisait une pause hors des entrailles de sa Jeep pour faire une petite activité pratique dite de « recherche de la fleur autour du lac ». Au bord de l'eau, on a croisé un type. Le mec était à quatre pattes avec un sac à dos. Il baragouinait dans une langue inconnue. Je ne savais pas d'où il venait ni où il allait. Il avait la peau attaquée par un bidule. On aurait dit du sel. Genre, le gars s'est exposé aux éléments pendant des jours et des jours sur la mer. Ça ne peut pas être ici : l'eau du lac, elle n'est pas salée pour un clou.

Il nous a parlé, on n'a rien capté. Juste, il a commencé, là, au bord du lac, sur le sable, à ouvrir son sac et à déballer des machins. Et on a compris. Le type a sorti un bout de barbaque.

Un truc qu'il venait de chasser ? En lambeaux, impossible de savoir ce que c'était. Puis il a brandi une sorte de marmite et a improvisé un ragoût.

Claque, là, comme ça.

On est restés avec lui. Si on ne captait rien à ce qu'il nous disait, on a quand même compris que le gars nous a invités à manger avec lui. On est restés. Avant de se lancer dans la première bouchée, avec Elena, on s'est regardés. Je crois qu'on s'est dit tous les deux qu'on allait y passer, mourir d'une intoxication alimentaire foudroyante.

Mais finalement, ensuite, ça nous a fait rire.

Et puis, on a croqué.

23 juillet 1995 – 18 h

La fleur, je sais même plus à quoi elle ressemblait. J'essaie de me la dessiner dans la tête, mais nada. Ça ne vient pas. Elle était bleue, ça, c'est sûr... Mais le reste. Du coup, je commence à me poser des questions. Je sais plus trop ce que je suis en train de faire. Avec Elena, on continue de tourner autour de cet interminable lac, à rouler dans le sable, dans les grandes étendues embrasées par le soleil couchant... À regarder, à admirer, l'un à côté de l'autre, épaule contre épaule, sans un bruit. Mais nom de Dieu, qu'est-ce qu'on fout là ?

L'alliance, je l'ai perdue. Voilà. Je m'y accroche depuis des mois, sans jamais la garder loin de moi. Et bam. Perdue. Et j'en ai rien à foutre.

Elena vient de me dire qu'il y a une auberge un peu plus loin le long du lac. Elle l'a vue dans son guide touristique du coin. Elle est russe, Elena. La seule chose que je sais vraiment

sur elle. Et ce n'est même pas elle qui me l'a dit. C'est juste que son guide touristique, il est en russe.

Bon, je résume : on tourne autour d'un lac, à la recherche d'une fleur dont je ne me rappelle plus la gueule, et tout ça, sans vraiment la chercher. Autant dire qu'on est plutôt mal barrés.

Je regarde Elena. Elle a des yeux fous. Croyez-moi. Les trucs sont noirs, mais genre, ultra-noirs, et autour, son iris est jaune vif. C'est très beau. Il faut le voir pour le croire. Quand je les observe, je me dis que ses yeux, on dirait presque une...

Putain ! Voilà ! C'est ça ! C'était à ça qu'elle ressemblait la fleur de l'Ancienne. Aux yeux d'Elena ! Je m'en souviens maintenant. La fleur, je me la redessine dans la paume de la chamane : le cœur était noir, il y avait une couronne jaune autour et ensuite, les pétales bleu vif.

Dit comme ça, ça fait un peu cul-cul quand même. Genre, la fleur que je devais trouver, c'était Elena. Su-per. Dans le genre roman à l'eau de rose, ça se pose là.

24 juillet 1995 – 13 h

J'ai jamais été croyant, j'ai jamais vraiment cru à tous ces machins divins. Pour moi, la spiritualité, c'est... comment dire... ça me coule dessus. Sauf que bon, là, il se passe des trucs, pardonnez-moi, mais pas très catholiques.

Hier, quand j'ai observé les yeux d'Elena, ouais, c'est vrai, j'y ai vu la fleur. Très bien. Alors oui, c'était joli, la coïncidence, tout ça, on ne va pas se mentir. Ça fait rire deux minutes, on se dit que quand même, la vie, elle est bien faite. Ouais, elle est bien faite. Et ça fait une belle histoire. Le coup de la fleur, de la fille rencontrée sur la route, avec les yeux qui vont bien...

Mais là ! Ah non ! Je ne suis pas d'accord. Au bout d'un moment, ça va bien !

Parce que figurez-vous... Elena, ce matin, elle a quitté notre chambre. Je vous vois venir, mais non, il ne s'est rien passé. On avait une chambre pour deux, oui, mais deux lits séparés.

Donc, je disais, Elena est partie sans prendre de café. Elle a disparu pendant quoi... Une heure. Quand elle est revenue... La meuf, elle s'était teint les cheveux ! Ouais. Parce qu'apparemment, à l'accueil de l'auberge, il y avait un petit magasin qui vendait des trucs. Dont des couleurs pour les tifs. Et Elena, elle ne s'est pas démontée. Elle a acheté. Vous me voyez venir ?

25 juillet 1995 – 15 h

Je n'y tiens plus. Il faut que ça sorte :

— Dis, Elena.

— Oui ?

Elle me répond sans trop me répondre, elle est trop concentrée sur la route à éviter les trous sur le sentier, histoire de ne pas flinguer un pneu.

— Pourquoi est-ce que tu t'es teint les cheveux en bleu ?

— Je trouvais ça marrant.

— Marrant, ouais... C'est le mot.

Elle me regarde et son sourire disparaît.

— Tu... t'aimes pas ?

Je contemple le paysage qui défile à travers le pare-brise.

— C'est pas que j'aime pas...

— C'est quoi alors ?

— Ben...

— Oui ?

— C'est...

— Mais encore ?

— Tu vois, je trouve ça...

— Putain, t'es vif aujourd'hui, toi !

— Non, mais tu vois...

— Bon, t'accouches ! C'est quoi ton problème avec mes cheveux ?

Je me tourne vers elle. Je dis... Je dis pas ?

— Ça fait fleur. Voilà.

— Fleur ? T'es con ou quoi ?

— Con, con...

Je sens que la remarque lui a moyennement plu :

— Ça va, c'est bleu. Bleu ! Et alors quoi ? Les filles qui sont blondes, elles ont toutes des gueules de jonquilles ?

— Euh... non.

— Et les rousses, alors ? Elles doivent toutes aller se faire vendre aux marchés aux tulipes à Amsterdam ?

— Non. Non plus, non.

— Bon alors ! Et celles qui ont les cheveux noirs, hein ? Tu...

— Je quoi ?

— Rien, j'arrive pas à trouver, là. Si ! Voilà ! Tu trouves qu'elles ressemblent à des roses noires ?

— Des roses noires ?

— Non, mais laisse tomber, j'ai pas trouvé de bon exemple. Et puis, même si ça fait fleur, c'est quoi le problème ?

— C'est pas que c'est un problème, c'est juste que ça fait fleur.

Je souffle, parce que... Je sais bien que si je continue, la discussion va partir dans une direction particulière. Et je ne suis

pas certain d'avoir envie. Je sais pas si je suis prêt. Mais, elle insiste :

— Je capte pas pourquoi tu me parles de ça. Pourquoi est-ce que ça t'emmerde ?

— Bon, voilà. Écoute, Elena... La fleur de l'Ancienne, elle était bleue, d'accord ? Et au centre, elle avait une couronne jaune et un cœur noir.

— Et alors ?

— Eh bien... comme tes yeux.

— Ah.

Elle regarde autour d'elle et ralentit l'allure.

— Ouais. Ah.

— Ouais...

— Ouais, ouais, ouais.

— Bon.

Elena se range sur le côté. Elle se gare. Elle ne dit rien. Elle regarde le ciel, à travers la vitre. Elle tape des doigts sur le volant. Elle fait de petits bruits avec sa bouche. Elle regarde sa montre. Elle me regarde. Elle regarde à nouveau dehors. Elle regarde sa montre. Et elle me dit :

— Tu sais que... Ton histoire de fleur, ça m'a flingué toutes les vacances que j'avais prévues. On s'en fout, hein... Au contraire, c'était... C'est bien. Mais mes congés ont pris un sacré coup dans la caboche. Avant toute cette histoire de fleur, toi, tu allais où ?

— En Europe, chez mes parents, réponds-je.

— OK.

— En France. À Paris.

— OK.

Elle regarde sa montre. Elle regarde dehors. Elle me regarde. Elle regarde sa montre. Elle regarde son guide touristique écrit en russe. Elle regarde sa montre. Elle me regarde. Moi, je pourrais la mater des heures, juste à la voir faire sauter son regard d'un truc à l'autre. Et là, elle me dit :

— OK. On y va.

— Où ça ?

— Ben, à Paris. Chez tes parents.

— On y va... Tu veux dire... Tous les deux.

— Ouais.

— Chez mes parents.

— Chez tes parents.

— Chez mes parents... La maison, là, en banlieue, qu'est à des milliers de kilomètres d'ici.

— Oui.

Je la regarde. Elle me regarde. En fait, c'est simple. Pas grand-chose à faire. Pas grand-chose à dire. Deux lettres, ça suffit. Du coup, je les lui dis, ces deux lettres :

— OK.

Et elle redémarre. Elle avance, dans le gravier, vers... Vers Paris. Apparemment.

— Ça ne sert à rien de rester là, si ? Puisque tu as trouvé ta fleur.

*Lauréat du Grand Prix Hiver 2021
sur le site Internet de textes courts Short Édition.*